

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS
À AUGUSTE MAJEUX

ÉDITÉES PAR JEAN RIME

NOTICE

Les six lettres connues d'Étienne Eggis à son ami bullois Auguste Majeux (1828-1885) forment assurément un échantillon significatif de la correspondance du poète fribourgeois, qui intéressera à la fois les amateurs d'histoire locale et les scrutateurs de la vie littéraire au milieu du XIX^e siècle¹. Bien qu'unilatéral – puisque les réponses de Majeux n'ont pas été conservées –, ce corpus forme un ensemble cohérent où l'on suit pas à pas les pérégrinations européennes d'Eggis et ses errances d'apprenti poète, depuis Fribourg à l'automne 1847 jusqu'à Paris au printemps 1851. Dans cet intervalle, le futur écrivain part en quête d'identité, s'essaie à différents styles de vie et se trouve confronté à des événements déterminants pour son avenir : l'interruption de sa formation au collège Saint-Michel, sa période de préceptorat auprès de la famille princière de Bavière, ses velléités d'études à l'université de Munich et ses débuts laborieux dans la capitale française². Mais si elles témoignent de l'envie de parvenir qui anime Étienne Eggis, ces lettres en présentent aussi un visage complémentaire, moins connu : celui de l'ami, suffisamment proche du destinataire pour lâcher quelques confidences («*hoc inter nos*», aime-t-il à

DOCUMENTS

préciser), mais assez distant de sa ville natale pour poser sur elle un regard critique – quoique empreint de nostalgie.

Né en 1828, Auguste Majeux est de deux ans l'aîné d'Étienne Eggis. Les deux hommes se sont connus dans les années 1840, au cours de leurs études secondaires au collège Saint-Michel. Bien qu'ils n'aient pas fréquenté la même classe – un degré les séparait –, une commune attirance pour la poésie, qu'ils pratiquaient alors l'un et l'autre en dilettantes, les a sans doute rapprochés, ainsi qu'une résistance plus idéologique à l'éducation qui leur était prodiguée au collège. Dans ce creuset de l'enseignement jésuite, les bouleversements de 1847 ont effet attisé la contestation de certains étudiants ou d'anciens élèves radicaux mus par des préoccupations à la fois politiques et littéraires, aspirations de jeunesse qui se résumaient bien souvent à un idéal de liberté. Le « poétique » Pierre Sciobéret, condisciple de Majeux, en faisait partie, et bien d'autres encore, dont les noms sont allusivement égrenés au fil des lettres. Quelques années plus tard, Étienne Eggis retranscrira cette effervescence révolutionnaire dans *Pierre Moehr. Une vie d'ouvrier suisse*, bref roman publié dans *La Presse* du 3 au 5 décembre 1856, dans lequel plusieurs patronymes – dont ceux de Majeux et de Sciobéret – font écho à la réalité décrite dans la correspondance :

Les radicaux étaient assis, calmes pour la plupart, autour d'une grande table, dans une salle qui leur était particulièrement réservée.

Il y avait là M. Jacques Guérig, aujourd'hui notaire, un des plus fermes et des plus intelligents soutiens de la démocratie bien comprise, parlant volontiers, et parlant bien, maniant le sarcasme avec une rare adresse et ne se laissant jamais désarçonner ; M. Bornet, un professeur érudit ; M. Sciobéret, un ouvrier, à l'intelligence cultivée,

dont quelques travaux sur l'économie politique ont été remarqués depuis; M. Lambessi, jetant plus de paroles que de pensées dans la conversation; puis, d'autres plus humbles et n'ayant d'autres titres que leur zèle pour l'œuvre de la démocratie, MM. Ottet, Majeux, Chollet.

Tous ces jeunes gens discutaient sans trop de tumulte la possibilité d'une insurrection contre la tyrannie des jésuites, et appelaient de tous leurs vœux l'arrivée des troupes fédérales qui devaient apporter au canton un gouvernement radical³.

La fermeture du collège jésuite, à l'automne 1847⁴, a indéniablement marqué la destinée de ces étudiants «démocrates». Étienne Eggis, alors en seconde année de rhétorique, est forcé d'abandonner ses études avant leur terme et part pour l'Allemagne à l'instigation de son père. Auguste Majeux, quant à lui, avait tout juste achevé son cycle de rhétorique. Il reste à Fribourg, où il est engagé le 22 novembre 1848 comme professeur stagiaire à l'École cantonale – institution qui remplace, dans les mêmes murs, le collège Saint-Michel –, avant d'être titularisé l'année suivante: c'est le début d'une longue carrière de pédagogue, dont le parcours mouvementé épousera les fluctuations politiques du canton⁵. Ses convictions demeureront intactes jusqu'à la fin de sa vie et le «zèle» qui lui est prêté dans *Pierre Moehr* lui évitera – parfois à son désavantage – toute compromission. Sensible aux préoccupations sociales et économiques des plus démunis, il sera finalement élu conseiller communal de Fribourg en 1871, évidemment sous la bannière radicale.

Séparés suite à la guerre du Sonderbund, Eggis et Majeux entament une conversation épistolaire. *Conversation* est bien le mot, même si elle reste irrégulière (à tout le moins dans ce qui nous en est parvenu), tant les marques d'énonciation manifestent une véritable économie de la lettre familière.

DOCUMENTS

Nonobstant quelques grandiloquences caractéristiques du style d'Eggis, le ton se veut humble et spontané, le propos passe impromptu du coq à l'âne: «Assez causé là-dessus. Parlons maintenant de ma résidence» (18 juillet 1848). Sur le plan formel, deux procédés récurrents régissent cet amical dialogue à distance et en définissent en quelque sorte les bornes: d'une part, une *captatio benevolentiae* par laquelle Étienne s'excuse, arguant de mille raisons, de n'avoir pas répondu plus tôt (alors même qu'il en fait constamment le reproche à son correspondant); d'autre part, une difficulté toute rhétorique, mais motivée par l'espace de la page, de prendre congé de son interlocuteur. Les exemples ne manquent pas: «D'ailleurs j'ai fini. Ah! encore un mot!» se presse-t-il d'écrire le 29 mars 1849; ou encore, dans une phrase interminable où le moment de conclure est sans cesse ajourné par de nouveaux syntagmes: «L'espace me manque, il faut finir et j'aurais encore tant de choses à te dire, mon bon et cher Majeux, mais ce sera pour la prochaine fois, car j'espère que tu ne me feras pas attendre ta lettre aussi longtemps que lorsque j'étais en Allemagne [...]» (24 janvier 1851). voire cet adieu où l'inéluctable échéance de la lettre est conjurée par la scan-sion répétée de son annonce jusque sur les marges du papier: «Hélas, hélas! malgré tout le plaisir que j'ai à causer avec toi, mon bon et cher ami, il faut finir, ma lettre est à bout [...] Mais il faut finir, il faut finir et je n'ai plus de place que pour te dire que je t'embrasse de cœur ainsi que tous mes amis.» (12 mars 1851).

Mais par-delà la fonction structurelle de ces marqueurs, l'écriture d'Eggis trahit sa profonde solitude. Loin de son pays, le jeune homme réclame systématiquement des nouvelles de ses amis, qu'il craint de s'être aliénés par son attitude frondeuse et individualiste. Il répète à l'envi ce mot, *ami*, comme pour lui donner une valeur propitiatoire: «Depuis

que je suis à Paris je n'ai pas reçu une seule lettre de mes amis. J'ai écrit *deux* fois à Guérig qui ne m'a pas répondu; il se disait cependant mon ami! Merci, cher ami, d'avoir le premier pensé à moi [...].» (24 janvier 1851). L'épistolier n'hésite pas non plus à forcer sur le *pathos* et à se présenter en victime magnifique: dans l'ouvrage poétique qu'est pour lui la lettre familière, il construit et teste sa posture de poète maudit tout en attendant des résultats concrets. C'est que le soutien de son entourage fribourgeois lui est indispensable, non seulement pour affronter psychologiquement les désillusions de la vie d'artiste, mais aussi, plus prosaïquement, pour survivre dans la jungle parisienne. Il lui est matériellement nécessaire que son futur volume de poésies se vende et, inconnu dans la métropole, il compte sur la solidarité de ses amis restés en Suisse – «si j'en ai encore», tempère-t-il.

Majeux en est, incontestablement, et son statut de salarié lui permet d'offrir spontanément au jeune écrivain une sorte de mécénat. Étienne, qui vient pourtant d'étaler les misères de sa condition, met d'abord un point d'honneur à décliner cette proposition (24 janvier 1851), avant de se raviser (s. d., février 1851) au prix de mille circonlocutions et d'une palinodie indélicate pour son père (12 mars 1851)⁶. Peut-être sans s'en rendre tout à fait compte, il manipule son destinataire en suscitant sa pitié et en le magnifiant par un discours encomiastique quelque peu surjoué. Vécue puis écrite, l'amitié devient le lieu – lieu commun, bien sûr – d'un jeu de don et de contre-don, où la sincérité et la gratuité du sentiment ne sauraient être niées, mais où elles sont délayées dans une conduite plus stratégique imprimée par la reconfiguration rhétorique de la lettre.

Si l'éloignement exacerbe la sensibilité de l'épistolier, il renforce également un patriotisme nourri par l'expérience du voyage. Lorsqu'il vivait encore à Fribourg, Eggis admirait déjà la «conduite

DOCUMENTS

franche, généreuse, suisse en un mot» du frère de Majeux (12 septembre 1847). Avec un regard extérieur, les références aux valeurs de son pays natal se trouvent décuplées. En exaltant depuis l'Allemagne les «républicains de la Suisse *régénérée*» contre l'aristocratie prussienne (23 mars 1849), il stigmatise surtout la «noblesse fribourgeoise» – le soulignement ironique n'est pas innocent – qu'il dénoncera vertement une fois arrivé à Paris (12 mars 1851). Que ce soit en Allemagne ou dans la capitale française en ébullition permanente, il critique, dans des formules assassines, les fondements politiques et culturels de la ville de son enfance: le conservatisme de la «soporifique Fribourg», le traditionalisme de «*Fribourg-l'Hypocrite*».

Mais qu'on ne s'y trompe pas: chez Eggis, le politique est avant tout poétique, et son élan libertaire se réduit à l'agitation bruyante mais en fin de compte plutôt consensuelle de la petite presse⁷. Il ne cherche pas un monde plus juste, mais la rupture avec son lieu d'origine, le conflit intergénérationnel, le tourbillon de l'action et le martyr littéraire: «[...] j'ai préféré la perspective d'une vie tourmentée mais active, à cette végétation monotone et lourde qui constitue l'existence dans les petites villes et dans Fribourg en particulier.» (24 janvier 1851). À l'en croire, son destinataire, «qui comprend si bien la poésie» (12 septembre 1847), serait bien placé pour partager ces aspirations et ces atermoiements: «Tous ne comprendraient pas comme toi les difficultés inséparables d'un début littéraire» (s. d., février 1851). Cette phrase, au détour d'une lettre écrite à Paris, peut servir de clé de lecture à toute cette correspondance entre deux hommes qui se sont quittés au sortir du collège et de l'adolescence, et qui cultivent à distance leur confraternité poétique. On connaît le destin tragique d'Eggis, celui d'une étoile filante perdue dans le cosmos de l'histoire littéraire. Quant à Majeux, ses activités d'écriture ont pâti au

fil des ans de ses multiples engagements pour la chose publique. Outre quelques poèmes publiés notamment dans *L'Émulation* conjointement à des articles plus didactiques⁸, son nom est surtout resté lié à ses *Souvenirs de la Gruyère* (Fribourg, Imprimerie L. Schmid-Roth, 1856), guide à la fois pittoresque et patriotique de sa région d'origine. Par la suite, il mettra sa plume au service du radical *Journal de Fribourg* – auquel Eggis donnera, sans doute avec son appui, une série d'articles entre 1860 et 1863 –, du *Confédéré*, de *L'Éducateur*, sans oublier les multiples rapports et discours qu'il sera amené à rédiger. Mais à la fin des années quarante, le jeune homme a encore des ambitions. Au collège, à en croire l'abbé Raemy, il écrivait avec succès «de petites pièces de vers marquées au bon coin, où respiraient tout à la fois l'amour de la patrie, une piété sincère et les sentiments les plus tendres⁹». C'est pour cette raison, sans doute, qu'Eggis, paternaliste, l'encourage à suivre la voie d'une poésie patriotique dont la Suisse nouvelle de 1848 aurait besoin: «Mais, si tu me permettais de te donner un conseil d'ami, je te dirais de t'attacher à devenir un *poète suisse*, à puiser tes inspirations dans notre grande *histoire nationale* si féconde en traits sublimes, en dévouements immenses.» (29 mars 1849). Il ne s'agit pas de sacrifier au pittoresque sentimental à la mode depuis près d'un siècle, mais bien de devenir un auteur épique, militant et rassembleur, ce que lui, «poète gallo-allemand» selon le mot de Jules Janin, ne parviendra pas – ou plutôt *ne cherchera pas* – à accomplir depuis Paris, en dépit de quelques poèmes célébrant les Alpes publiés dans son recueil *En causant avec la Lune*¹⁰.

En définitive, la relation à l'autre nous donne à voir, comme en négatif, le programme propre de l'épistolier. À travers ce qu'il dit de sa vie à l'étranger, mais aussi par la façon dont il s'adresse à son ami, se dessine peu à peu sa posture littéraire singulière.

DOCUMENTS

La réalité historique à laquelle il est confronté est reflétée, sinon réfractée, à l'aune d'un projet personnel. Témoignage subjectif, la lettre formule ainsi l'autoportrait d'un auteur en devenir qui commence à écrire sa vie, et qui simultanément ajuste son style d'existence au tracé de ses mots¹¹.

1. LETTRE D'ÉTIENNE EGGIS À AUGUSTE MAJEUX, FRIBOURG, 12 SEPTEMBRE 1847¹²

Cher ami!

Que ta lettre m'a causé de plaisir. Je croyais que tu m'avais oublié et un soir je reçois une pièce charmante de grâce et de naïveté. Une pièce pareille ne pouvait sortir que de la fraîche Gruyères. Elle m'a infiniment plu, tu n'aurais pu mieux choisir. Je suis fâché de ne pouvoir répondre à ta générosité par un équivalent. J'ai bien quelques pièces, mais elles sont trop longues pour être envoyées dans une lettre, et d'ailleurs ce ne sont que des choses très médiocres. Je n'ai tout de même pas voulu manquer de Bonne Volonté. J'ai fait l'épithète de Mademoiselle Marianne Moehr (ceci est secret, mad[ame] Moehr seule le sait) qui est morte à l'âge de 19 ans, il y a peut-être 2 mois¹³. Le principal mérite de ces quelques vers est dans sa brièveté¹⁴. Tu en jugeras mieux que moi.

Le post scriptum de ta lettre est rude et vrai. Quelques convenances de famille m'avaient fait envoyer à l'Union¹⁵ une fois des vers. Mais je n'ai pas longtemps été sans les retirer. J'ai reconnu, trop tard, hélas! toute l'infamie[, le peu] de vraie charité chrétienne qu'il y avait au fond de tous ces *bons principes à la Sérasset*¹⁶. (Hoc inter nos¹⁷)

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS

Oui, cher ami, soyons unis pour les vrais principes (ne pas lire les bons), soyons unis, et plus tard les pauvres enfants du peuple se relèveront et montreront qu'ils sont hommes. La première fois que tu écriras à ton frère, salue-le, félicite-le bien de ma part; j'aime sa conduite franche, généreuse, suisse en un mot. Présente aussi mes salutations au poétique Sciobéret¹⁹, à l'amoureux Gex²⁰, et à tous les Bullois que j'ai connus. Grauser²¹ te serre la main à t'en disloquer les parties charnues.

Adieu, cher Majeux, écris[-moi]²² quelquefois; fais moi part de tes succès, de tes triomphes littéraires. J'aimerais tant qu'un jeune homme comme toi qui comprend si bien la poésie me parle de cet art que j'aime, et que je voudrais cultiver si Dieu m'en avait donné les moyens.

Adieu, encore une fois, je t'embrasse de cœur. N'oublie de m'écrire quelque[fois].

Ton ami dévoué
Stephane Eggis²³

SUR LE TOMBEAU D'UNE JEUNE FILLE²⁴

Elle avait 18 ans, c'est bien tôt pour mourir.
Lamartine. Premier Regret²⁵.

Elle était jeune et belle et sa lèvre naissante
Aspirait le plaisir dans sa coupe enivrante
Elle croyait, hélas! qu'ici bas du bonheur
On pouvait voir aussi s'épanouir la fleur!

Un soir, son front tomba sur son épaule blanche
Comme un saule pleureur sur les tombes
[se penche
Et puis... comme une fleur que l'orage brisa²⁶
Sur l'aile de la brise un ange l'enleva!...

DOCUMENTS

PS. Grauser te prie de rappeler à Andrey²⁷ (que tu salueras bien de ma part) de lui envoyer de suite le livre de littérature intitulé les *Violettes* que Grauser lui avait prêté pendant les classes²⁸. S'il le pouvait, par la première occasion (mais non par la poste)[.]

Adieu.

S.

2. LETTRE D'ÉTIENNE EGGIS À AUGUSTE MAJEUX,
TEGERNSEE, 18 JUILLET 1848²⁹

Tegernsee près Munich, 18 juil. 48.

Bien cher ami!

J'ai beaucoup tardé à t'écrire, car il y a déjà un mois et demi que je suis loin de Fribourg. Mais dans mon premier séjour il m'a été presque impossible de le faire. D'ailleurs comme j'avais perdu les vers que j'avais rimailés pour toi dans mon voyage, je ne voulais pas t'écrire avant de les avoir retrouvés, sachant que tu avais la complaisance d'y tenir. J'aurais pu en faire d'autres, diras-tu peut-être. Hélas! mon pauvre ami, je ne fais plus de vers, j'avais fait ceux-là pour te faire plaisir. Je les ai retrouvés et je te les envoie. Si je faisais encore des vers, je ne voudrais pas perdre un temps précieux à rimer de petites pièces, je me mettrais tout entier à la composition d'un grand poème. Mais je laisse cela, je me mets à la musique, à la composition et un opéra[,] si j'en fais jamais un[,] me donnerait plus de gloire que peut-être 10 000 vers laborieusement

travaillés. Assez causé là-dessus. Parlons un peu de ma résidence. C'est un spectacle assez curieux pour moi, libre républicain de la Suisse régénérée³⁰, que toutes ces princesses et ces adulations sans fin de tous ces valets. Mais la comtesse chez laquelle je suis³¹ n'est du tout pas entichée de l'aristocratie allemande. Elle est très raisonnable : Belle, avec un cœur de poète, et les illusions qui sont l'état normal de ces pauvres êtres qu'on appelle poètes, elle ne serait peut-être pas si éloignée de l'idée d'une république, mais nièce du roi de Bavière³², elle est intéressée à l'état actuel. J'espère que Pierre Grauser t'aura donné connaissance de ma lettre et je ne veux pas renouveler le portrait que j'y trace de la Comtesse³³. À propos de ce mot de *Comtesse* qui est assez nouveau pour moi, car je ne reconnais ni comtes ni comtesses ici bas, je ne le prononce que fort rarement.

Le château de Tegernsee appartient au Roi et nous avons ici, roi, reine, princes, princesses, favoris, favorites, mangeant, s'engraissant avec le bien et les larmes du pauvre et imbécile peuple qui rampe à leurs pieds. Ah! au lieu d'être ici, salué quelquefois jusqu'à terre par la tourbe des valets[,] que j'aimerais bien mieux être à Munich, le chef d'un de ces clubs politiques qui s'y forment maintenant et travailler à arracher ce peuple aux ténèbres de l'esclavage.

J'espère que tout va bien à Fribourg et que l'on n'y craint plus une réaction aristocratique³⁴. Les journées de juin de Paris³⁵ auront pu donner à nos *ristous*³⁶ quelques espérances, mais elles ont été déçues. Rendons-en grâces au Dieu de la liberté et non à celui des prêtres. Grand, héroïque peuple que le peuple français!

Mais je suis obligé de finir ma lettre crainte de n'avoir pas de place pour les vers.

DOCUMENTS

En espérant que tu ne me feras pas attendre une réponse je te dis adieu et t'embrasse de tout mon cœur.

Ton bien dévoué ami Étienne Eggis

Salue bien tous mes amis.

PS. Si par hasard tu écrivais à *Sciobéret* et à *Debiolle*³⁷, je te prierais de ne pas manquer de leur faire mes adieux, de leur dire que je suis extrêmement fâché de n'avoir pas pu les voir avant mon départ et que si Sciobéret peut me faire le plaisir de m'écrire, je lui serais très reconnaissant de cette marque d'amitié.

Je pense toujours à eux.

Ne l'oublie pas, je t'en prie. Tu lui donneras alors mon adresse que voici[:]

Mons. E. Eggis au palais du *Prince Charles de Bavière* à Tegernsee, près Munich, Bavière.

RÉPONSE À MON AMI A. MAJEUX³⁸

Ô ma harpe fidèle, un chant lointain d'adieux,
Sur la rive étrangère, un chant pour la patrie,
Doux comme la rosée à la plante flétrie,
Ou comme à la montagne un soleil radieux!

De ma harpe pourtant, vil objet de risées,
Les cordes, doux échos de ces chants éternels
Dont se berce l'enfance aux manoirs paternels
Sur mes rêves déçus je les avais brisées!

Jeune oiseau voyageur égaré dans tes champs
Sous ton ciel vaporeux, ô brumeuse Allemagne,
Pourtant je veux chanter mes amis, la montagne
Car, poète, à ta voix je retrouve des chants.

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS

Poète au noble cœur! Tu me parles de gloire.
Cette coupe de miel que tend l'illusion!...
Hors la tombe ici bas tout est dérision!...
Et qu'est-ce donc mon Dieu que l'humaine
[mémoire?

Un son faible épanché par le pâtre distrait
Et qui s'en va mourir dans les forêts lointaines
Des échos un moment les rumeurs incertaines
S'en amusent là-bas, puis déjà tout se tait!...

Et même ce vain bruit, cette extase éphémère³⁹
Ne verseront jamais leur décevant bonheur
Sur mes jours inconnus. Ma harpe sans honneur
Ignorera toujours leur riante [chimère⁴⁰.]

La gloire dont je veux que se ceigne mon front
Est celle de chanter la montagne natale,
De consoler aussi mon absence fatale
Par la douce amitié que mes vers chanteront.

Oh! que de fois le soir, penché sur ma fenêtre
Suivant d'un œil rêveur le cours mystérieux
De ces mondes errants dont se pavent les cieux,
Que d'un signe de front l'Éternel a fait naître.

De l'enfance évoquant le lointain souvenir
Je rêve à mes amis, je rêve à la patrie!
Du vent froid de l'exil mon âme alors meurtrie
Cueille tout son bonheur à se ressouvenir.

Mon front bien triste alors s'incline de souffrance;
L'ennui jète son fiel sur mes jours sans honneur.
Et mon cœur ulcéré va puiser le bonheur
Dans la dérision d'une vague espérance.

Alors je donnerais la moitié de nos⁴¹ jours
Pour saisir des deux mains le sceptre du génie
Et créer dans mes vers cette grande harmonie
Que les peuples futurs répéteraient toujours.

DOCUMENTS

Et pourvoir sur ma harpe à la voix douce et triste,
Quand la nuit de silence au loin sème les champs
Moduler des accords aussi doux que tes chants,
Que le baiser du soir à la fleur qui résiste.

Dans les rêves de feu de mes nuits sans sommeil,
Dans les riants tableaux de la Suisse lointaine
Que m'apporte souvent ma mémoire incertaine,
Sur la montagne où luit notre pâle soleil.

Dans le doux souvenir de nos beaux jours d'études
Toujours je vous revois, chers amis de mon cœur⁴²
Et surtout toi poète aux chants pleins de vigueur!
Dans mon exil objets de mes inquiétudes!

Ô ma harpe fidèle! à lui mon chant d'adieux⁴³!,
Mes souhaits et mes vœux pour sa barque légère
Doux comme la patrie à la plante étrangère
Ou comme à la montagne un soleil radieux.

Étienne Eggis

3. LETTRE D'ÉTIENNE EGGIS À AUGUSTE MAJEUX, MUNICH,
23 MARS 1849⁴⁴

Munich, 23 mars 49

Bien cher ami!

Il est temps, n'est-ce pas? de te répondre, après
bientôt cinq mois que j'ai reçu ta charmante lettre.
Mais... excuse-moi, cher ami, je t'aurais répon-
du bien plutôt, si Grauser, m'ayant écrit quelques
jours après toi, ne m'avait annoncé ton départ pour
Vevey, je crois, avec Mr Ruffieux, où tu devais
aller remplir une place⁴⁵. Ne sachant où adresser
ma lettre j'attendis, et Prat⁴⁶, arrivé depuis peu à

Munich, m'ayant annoncé ta nomination à la place que tu occupes à l'*Ecole Cantonale*, je prends, Mr le professeur, la liberté grande de vous présenter mes bien sincères et bien humbles gratulations à cette occasion. *Scherz bey seite*⁴⁷, j'ai appris avec beaucoup de plaisir que tu avais trouvé une place honorable et lucrative. Car pour venir en Allemagne dans l'intention de se faire précepteur dans une grande maison[,] vois-tu, c'est le dernier parti que je voudrais. Si j'étais libre! Je vais d'ailleurs quitter cette maison dans quelques jours, pour la chambre modeste et riante de l'étudiant en droit, c'est-à-dire, que je me place dans une autre maison où j'aurai la faculté de suivre les cours de l'Université. Je n'ai pas encore annoncé mon départ à la comt[esse] et je prévois que j'aurai à triompher de bien des difficultés avant d'obtenir mon congé. Car la comt[esse] tient à moi, à cause des leçons de musique que je puis donner à mes élèves⁴⁸. Si tu connaissais le piano j'aurais déjà trouvé à te placer, mais je te conseille, *en ami*, de rester où tu es, où [*sic*] du moins de ne pas prendre une place de gouverneur *en Allemagne*. Les appointements que l'on reçoit, sont extrêmement minimes et tu ne te fais pas une idée de la morgue et de l'insolence des grandes familles allemandes, surtout pour nous, républicains de la Suisse *régénérée*. Et puis dans des maisons pareilles, – et c'est aussi le motif de mon départ –, l'on est obligé d'être *continuellement* avec les enfants, du moins, moi, je n'ai pas un instant de disponible, et où je puisse me livrer à quelque étude un peu sérieuse; tandis que dans une maison bourgeoise, les enfants fréquentent les écoles, et pendant ce temps, on est entièrement libre de ses actions. Et puis... tu ne peux pas te figurer les délices, les joies folles de la vie d'étudiant⁴⁹! Il y a ici plusieurs de nos anciens condisciples auprès des R. P. *Chappuis*, J. B. *Koch*⁵⁰, et plusieurs autres encore. Quelles nuits délicieuses nous avons déjà

DOCUMENTS

passées ensemble à la *Kneipe*, chantant la liberté, la bière et les femmes. Quant à moi, je ne reviendrai pas de longtemps peut-être dans *Fribourg-l'Hypocrite*. On est si bien dans une grande ville! point de surannées bigotes qui escomptent vos actions, liberté pleine et entière! On va se promener avec une jolie grisette, au petit minois chiffonné, à la parole vive et agaçante, sans que personne s'en inquiète – ou ne vous jette des regards méprisants! – Je vais faire mes cours de droit, de philosophie, etc. car pour ce qui est de la musique je ne m'en occupe plus que par agrément, car je l'aime avec passion – mais j'ai renoncé à me faire compositeur. Les études en sont trop longues et trop ardues; il faudrait s'y livrer exclusivement. Et puis d'ailleurs, je ne suis pas fait pour ces jouissances modestes et tranquilles de la musique ou de la poésie érotique⁵¹; il me faut les orages d'une tribune, ou cette poésie grande et mâle qui, à la tête des nations, les conduit vers l'ère lointaine de la perfection. Un homme politique est en butte à toutes les attaques de la calomnie, mordu au pied par le serpent dans la fange, quelquefois et le plus souvent payé de l'ingratitude la plus noire par ceux dont le bonheur était sa pensée exclusive, mais quand une conviction forte le pousse sur la route, il marche, il marche, dépassant de la tête toutes ces âmes basses et viles qui conspuent tout ce qui est noble et grand⁵². – Tu vois bien que je suis toujours un peu fou, mais que veux-tu? c'est de la folie qui se pardonne, n'est-ce pas? – J'ai eu un véritable plaisir d'apprendre que toi, du moins, tu n'avais pas déchiré le laurier de la poésie, bien! continue, tu seras grand un jour! Mais, si tu me permettais de te donner un conseil d'ami, je te dirais de t'attacher à devenir un poète suisse, à puiser tes inspirations dans notre grande *histoire nationale* si féconde en traits sublimes, en dévouements immenses. La Suisse n'a point encore de poète à elle; – je dis de ces poètes que toute une

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS

nation avoue et place à la tête de ces [*sic*] grands hommes ; eh bien ! prends la harpe des vieux chanteurs suisses, dis l'hymne des grandeurs nationales, et ta patrie sera fière de toi ! – Allons ! voilà que ça recommence ; mais pardonne-moi ! J'aime la Suisse de toute mon âme, et je voudrais que son front soit couronné de toutes les gloires, et la plus belle gloire pour un pays, n'est-ce pas d'avoir un grand poète national⁵³ ? D'ailleurs j'ai fini. Ah ! encore un mot ! tu me dis dans ta dernière lettre que l'excentrique *Mousse Chollet*⁵⁴ devait aller étudier la médecine *quelque part* – grande révolution dont la fumée de sa pipe avait produit, me dis-tu, l'accouchement. – S'il n'est pas encore décidé où il ira étudier les combinaisons de l'ipécacuanha⁵⁵, oh ! dis-lui de venir à Munich. Il y trouvera son cher J. Bap. Koch, qu'il avait surno[mm]é⁵⁶ le *parrain*. Il nous faudrait ici un bon vivan[t de] son calibre et je te prie de lui en parler au nom [de] notre honorable compagnon... C'est ent[endu que tu] nous enverras *Placide, le mal nommé* ! En attenda[n]t, tu lui présenteras mes plus sincères salutations et embrassements, ainsi qu'à ton respectable collègue, *papa Sciobéret*⁵⁷ ! Tu auras la complaisance de saluer pour moi encore J. Bap. et Jules *Landerset*⁵⁸ ; Martin⁵⁹ ; ton frère dont j'ai oublié le nom de baptême⁶⁰ ; le petit Luthy⁶¹ ; Pernet, s'il est à Fribourg⁶² ; Bendelet⁶³ ; l'immense Andrey ; tu lui feras mes compliments sur l'augmentation produite par lui dans les défenseurs de la patrie. Ah ! dis-moi, je te prie, ce qu'est devenu le brave Léon *Debiolle* ? – En voilà assez, je crois, aussi j'ai fini, je n'ai plus qu'à te donner une accolade fraternelle et à te dire que je suis

ton dévoué et affectionné
Étienne Eggis

Le 8 ou le 10 avril je prendrai possession de ma nouvelle résidence. Voici mon adresse :

DOCUMENTS

E. E. chez Mr *Zeller*, marchand de papier
Rosengasse (rue des Roses) Munich.

PS. Émile Prat me charge de te dire bien des choses de sa part, il pense toujours à toi. – Encore une mission délicate: ce serait de présenter mes salutations très empressées à Mlle M...⁶⁴, je n'ose pas écrire le nom; d'ailleurs elle n'est peut-être plus à Fribourg; mets que je n'ai rien dit!...

4. LETTRE D'ÉTIENNE EGGIS À AUGUSTE MAJEUX, PARIS,
24 JANVIER 1851⁶⁵

Paris, 24 janvier 1851.

Cher et excellent ami!

Merci! Merci de la preuve de sympathie et d'amitié que tu as bien voulu me donner, merci, ami, de ne pas m'avoir encore tout à fait oublié. Ta lettre franche, sincère et cordiale m'a fait du bien; elle m'a versé au cœur cette émotion douce et bien-faisante qu'éveille toujours le souvenir d'un ami. Oh! crois-moi, cher Majeux, dans ma vie errante et aventureuse, quand l'image de la patrie se lève souriante et lointaine au fond de mes souvenirs, quand je me rappelle mes belles années de collègue et tout ces bons amis que j'avais alors, c'est toujours à toi que je pense avec le plus de plaisir, c'est toujours ta main que je serre avec le plus de bonheur dans mes rêves. Aussi tu comprendras sans peine la surprise agréable que j'ai éprouvée en recevant ta petite lettre avec celle de M. Labastrou. – Hélas! on t'a dit vrai, mon cher et excellent ami, ma position n'est pas des plus heureuses. J'ai déjà lutté depuis que je suis à Paris, avec bien des bassesses et bien

des lâchetés, j'ai passé déjà par toutes les épreuves qui attendent le débutant dans la difficile carrière de la littérature. Mais quand je me suis décidé à quitter Fribourg et à venir seul, le bâton à la main, la flamme au cœur, combattre à Paris le terrible combat de la destinée, je n'ai pas espéré trouver les couronnes du triomphe à la porte de l'arène, je savais que j'aurais à lutter d'abord contre les terribles et impérieuses exigences de la vie matérielle, puis ensuite contre l'inopportunité du moment et enfin contre cette basse et vile passion qu'à Paris on appelle *jalousie de métier* et qui consiste à éliminer autant que possible les nouveaux-venus⁶⁶. Mais tu ne sais pas ce que j'ai souffert à Fribourg et j'ai préféré la perspective d'une vie tourmentée mais active, à cette végétation monotone et lourde qui constitue l'existence dans les petites villes et dans Fribourg en particulier. C'est cette agitation de tous les instants, cette lutte de chaque heure qu'il me faut ; ici je me sens vivre, je n'ai plus cet ennui, ce dégoût de la vie qui m'avaient saisi si profondément à Fribourg ; j'ai un but, je marche en avant avec un courage invincible, et quelque chose me dit au cœur que je parviendrai ! Jusqu'à présent ma position ne s'est pas encore dessinée et j'en accuse les commotions politiques qui ne cessent d'agiter cette pauvre France⁶⁷. J'ai eu cependant un drame sur le point d'être joué⁶⁸ ; c'est toute une histoire ; je veux te la raconter pour te donner une idée des tribulations qui attendent à Paris les débutants. Je venais d'achever un drame en trois actes en vers. Comme un jeune homme qui n'a encore rien écrit ne peut espérer se faire jouer sur les théâtres de Paris, sans recommandation d'un des grands littérateurs de la capitale, j'envoyai mon drame à Alex. Dumas⁶⁹ avec une pièce de vers en son honneur. Le même jour je reçus une lettre du grand poète dans laquelle il me disait qu'il venait de lire une vingtaine de vers de mon drame, que j'étais poète et que la nuit

DOCUMENTS

prochaine il lirait le reste. J'attendis un mois et demi environ et pendant ce temps j'allai bien trente fois chez Alex. Dumas qui demeure à l'autre extrémité de Paris[,] à environ une lieue et demie de mon logis. Je parvins enfin à le voir par un grand hazard. Il me dit que mon drame allait être joué au Théâtre Historique dont A. Dumas était alors le directeur, un des premiers théâtres de Paris (qui est maintenant fermé depuis un mois et qui a fait faillite⁷⁰). J'attendis un mois de nouveau et j'appris au bout de ce temps que mon drame avait été perdu chez Al. Dumas. Et depuis lors courses, lettres, tout a été inutile: je n'ai pu revoir mon drame, car sans exagération, il est plus facile de parvenir auprès du Présid[ent] de la République ou auprès du roi de Prusse qu'auprès de ce roi qu'on appelle Al. Dumas. Mais cela n'est rien; je m'aperçois que j'ai oublié de te dire que j'avais d'abord envoyé mon drame à Victor Hugo et qu'au bout d'un mois aussi, Victor Hugo m'avait répondu que mon drame avait été perdu chez lui et qu'il ne lui était jamais parvenu. Ainsi deux fois, chez Dumas et chez Hugo, au même intervalle, mon drame s'est égaré et je n'ai plus eu de nouvelles. Oui, ami, mon cher Majeux, ce n'est pas une petite chose qu'un début littéraire à Paris dans les circonstances actuelles surtout; mais moi, je suis d'un tempérament particulier; rien ne me découragera; je lutterai jusqu'au bout, et c'est Emile de Girardin⁷¹ qui me l'a dit, *Vous parviendrez, jeune homme!* Je suis déjà arrivé à quelque chose, car j'ai pu obtenir de mon père qu'il r[é]ponde⁷² pour mes poésies qui vont paraître dans [une] quinzaine de jours. J'ai déjà parlé à plusieurs j[our]nalistes de cette publication, ils m'ont promis des articles et une fois connu dans la presse j'aurai facilement l'accès d'un théâtre. – Je te remercie, mon bon cher Majeux[,] de tes offres généreuses; mais mon bon père ne m'a jamais laissé manquer d'argent; tout ce que je te demande c'est d'activer autant que cela te

sera possible la vente de mes poésies, d'en parler à tes amis, aux miens, si j'en ai encore à Fribourg, afin que j'en débite quelques exemplaires à Bulle ou dans les autres villes du canton. L'espace me manque, il faut finir et j'aurais encore tant de choses à te dire, mon bon et cher Majeux, mais ce sera pour la prochaine fois, car j'espère que tu ne me feras pas attendre ta lettre aussi longtemps que lorsque j'étais en Allemagne; tu es diablement paresseux pour écrire à tes amis. Écris-moi donc le plutôt possible, une lettre longue et large. Donne-moi force détails. Depuis que je suis à Paris je n'ai pas reçu une seule lettre de [mes⁷³] amis. J'ai écrit *deux* fois à Guérig⁷⁴ qui ne m'a pas répondu; il se disait cependant mon ami! Merci, cher ami, d'avoir le premier pensé à moi, pour te prouver que je te suivais du cœur et que je te garde une affection vraie et constante je te dirai que je t'avais dédié une pièce de mon recueil avant que je ne reçusse ta lettre et que ton nom parade en grandes lettres en tête de la pièce que je t'avais envoyée d'Allemagne⁷⁵. Dis à mon bon et vieil ami Pierre Grauser, que je pense toujours à lui avec le plus grand plaisir et que je serais bien heureux s'il voulait m'écrire un petit mot. Dis-lui que je lui ai aussi dédié une pièce⁷⁶. Vous êtes les seuls à Fribourg de mes amis, toi et Grauser, à qui j'aie voulu donner cette preuve d'amitié car vous êtes les seuls qui m'avez peut-être aimé et pardonné les écarts de mon vilain caractère. Donne-moi force détails. Que fait Guérig? est-il toujours à Fribourg? pourquoi ne m'a-t-il pas répondu? que font Gendre⁷⁷, Robadey⁷⁸? La section frib[ourgeoise] de l'*Helvetia* existe-t-elle toujours⁷⁹? les moindres détails m'intéressent, il y a 6 mois que je n'en ai reçu. – *Schinner* me charge de te bien saluer de sa part ainsi que M. Labastrou⁸⁰; *Gebert* (Joseph) qui était chez Jungo te salue aussi de cœur; il est placé depuis 10 jours environ⁸¹. – Dis à mon cousin M. Daguet que je lui ai dédié une pièce de mon

DOCUMENTS

recueil et que je compte lui écrire en en envoyant mes exemplaires à Fribourg⁸².

Adieu, adieu, je t'embrasse de cœur ainsi que tous mes amis.

Étienne Eggis

5. LETTRE D'ÉTIENNE EGGIS À AUGUSTE MAJEUX, PARIS,
S. D. [VERS FÉVRIER 1851]

Bien cher ami!

Je t'écris à la hâte⁸³ ces quelques mots que je te fais parvenir par mon père auquel j'envoie des objets achetés pour lui à Paris. Tu dois avoir reçu ma dernière lettre et tu n'oublieras pas, n'est-ce pas, que j'attends une lettre de toi avec la plus vive impatience. Pardonne-moi, cher ami, si j'ose t'écrire encore et venir à toi franchement, sans détours, comme un ami vient à un ami. Il y a longtemps que je te porte dans le cœur, ton souvenir m'a suivi partout et crois bien, cher ami, qu'il faut que j'aime réellement quelqu'un pour lui consacrer le souvenir constant que je t'ai gardé! J'ai déjà bien souffert, vois-tu cher ami: soit en Allemagne, soit en Suisse, soit en France, je n'ai trouvé nulle part un cœur qui ait réellement battu à l'unisson du mien; aussi dans les salons princiers de ma duchesse allemande comme dans les mansardes de la grande ville ai-je toujours pensé avec bonheur à toi et ai-je bien des fois maudit le sort qui nous avait séparés. Mais il faut que je me hâte: j'ai bien peu de temps à te consacrer, j'ai peur que mon père ne soit inquiet du retard qu'éprouve ma lettre. Je vais donc te dire franchement le but réel de ma lettre. Dans ta dernière lettre qui m'est parvenue par M. Labastrou, tu m'écris

avec la cordialité que je te connais, des offres de service dont je te remercie du fond du cœur. Dans ma réponse je te dis que mon père ne m'ayant jamais laissé manquer d'argent, je te remerciais infiniment de tes offres généreuses et bienveillantes. Mais depuis les choses ont changé, et je viens te dire que j'accepte aussi franchement et aussi cordialement que tu me les as faites, tes avances généreuses. Il faudrait que je puisse attendre encore un mois ou deux; mes poésies vont paraître, j'ai deux drames d'achevés, je suis en relation avec un journaliste pour entrer dans la rédaction d'un des premiers journaux de Paris, *l'Événement*⁸⁴[,] mais tout cela ne se réalisera que d[an]s un mois, deux peut-être. Jusqu'alors il faut vivre, et je ne veux pas avoir recours à mon père, qui s'est déjà imposé pour moi de si grands sacrifices. Tu m'as offert de me faire une petite avance d'argent, eh bien! je la recevrai avec la plus grande reconnaissance si tu veux bien me la faire parvenir. Mais je désirerais que ce fut le plutôt possible; si tu veux me rendre ce service que je te demande et dont je te serai reconnaissant toute ma vie je te prie de le faire si cela t'est possible sans en parler à mes autres amis de Fribourg. Tous ne comprendraient pas comme toi les difficultés inséparables d'un début littéraire et ne seraient pas fâchés de gloser sur mon compte.

C'est donc à toi, cher ami, à toi seul que j'ai recours, et si je puis t'être de la moindre utilité à Paris pour quoi que ce soit, j'espère bien que tu ne me ménageras pas et que tu [te] souviendras qu'un bonheur sera pour moi le premier petit service que je pourrai être assez heureux pour te rendre.

J'attends avec impatience une réponse de toi et je t'embrasse de cœur.

Ton ami dévoué

Étienne Eggis

DOCUMENTS

6. LETTRE D'ÉTIENNE EGGIS À AUGUSTE MAJEUX, PARIS,
12 MARS 1851

Paris, 12 mars 1851.

Cher et excellent ami!

Pardonne-moi d'avoir tant tardé à répondre à ta charmante lettre, mais je comptais te faire parvenir ma lettre ne même temps que mes poésies et pour épargner un port je ne voulais faire qu'un seul envoi. Mais l'impression a été retardée par une circonstance imprévue et comme mes poésies ne paraîtront guère avant le 20 de ce mois⁸⁵, je n'ai pas voulu tarder encore à te remercier de ta générosité à mon égard. J'ai parfaitement reçu les 30 frs que tu as eu l'amitié de me prêter et je t'en remercie, oh oui! du fond du cœur. Dans ma première lettre je te disais que grâce à mon père, je ne m'étais jamais trouvé complètement dépourvu d'argent; il est vrai que mon père dans les premiers temps de mon séjour à Paris m'envoyait assez régulièrement quelques parcelles de vilain et indispensable métal, mais une dernière lettre que je reçus le lendemain du jour où je t'écrivis, m'apprit qu'il ne voulait (ou ne pouvait) plus m'envoyer d'argent. C'est ce qui a fait que je n'ai pas craint de venir franchement et sans honte à toi, parce que je te sais franc et loyal. Je te remercie de ce que tu as fait pour moi, cher et excellent ami, et je t'en garderai[,] crois-moi, une reconnaissance éternelle. Dieu fasse que l'avenir me donne les moyens de te prouver que tu n'as pas obligé un ingrat. – Car, vois-tu, ami, ceux qui ont beaucoup souffert et ont trouvé peu de sympathies sur leur route, ceux-là, vois-tu, ne sont jamais ingrats! – Mon père n'a aucunement à se plaindre de mon séjour à Paris, car, depuis le 8 Novembre jusqu'à ce jour il ne m'a envoyé que

28 frs. de France. J'ai vécu du produit fort minime, hélas! d'articles dans les petits journaux⁸⁶. Oh! quelle misérable existence, ami, que celle de journaliste! Je te raconterai peut-être un jour mon Odyssée. En attendant je vis d'espoir, – quel maigre potage, me diras-tu! – Eh! mon Dieu que veux-tu? L'espoir est une si belle chose! Mais mon espoir deviendra bientôt peut-être de la réalité! Mes poésies vont paraître!... Mes poésies! Oh! vois-tu, avec cette pensée-là, dans le cœur, je puis tout souffrir! Et puis c'est une si belle chose, après tout que la vie littéraire à Paris, ce qu'on appelle à Paris la vie de Bohême! Malgré toutes les déceptions qui sont déjà venues rire à mon chevet, malgré tous les moments de pleurs et de souffrances intimes que j'ai déjà passés, je n'échangerais pas ma vie tourmentée contre la plus belle et la plus riche existence de la soporifique Fribourg. C'est que vois-tu, j'ai là, au cœur, la conviction invincible de marcher à ma vocation, de marcher sur le chemin que Dieu m'a tracé lui-même; à Fribourg j'étais sombre, inquiet, triste, ici je suis non pas gai, mais calme[,] mais serein. Je brise les obstacles les uns après les autres et de moi et du sort, c'est le sort qui se lassera le premier. Mais ma position va j'espère s'améliorer par la publication de mes poésies. Je me suis assuré l'appui des journaux démocratiques et j'aurai, j'espère, des articles dans tous les grands journaux⁸⁷. A propos de mes poésies, je te dirai que j'ai eu à lutter contre mon père et que ce n'est que parce que les premières feuilles de mon ouvrage étaient déjà tirées, que j'ai pu sortir vainqueur de ce nouveau combat. J'ai dans mon recueil une pièce dédiée à E. Sue et intitulée *la Marseillaise de l'avenir*⁸⁸. Elle a été honorée p[ar] E. Sue d'un éloge particulier et très flatteur; eh bien! mon père voulait absolument que je la supprimasse parce qu'elle blessait la *noblesse* fribourgeoise parmi laquelle mon père voulait vendre des exemplaires de mon ouvrage.

DOCUMENTS

Mais j'ai tenu bon et soutenu par mon éditeur je me suis refusé à cette radiation. Ma religion, à moi, c'est cette religion de Dieu, c'est ce christianisme de l'avenir qu'on appelle la démocratie exprimée par la République⁸⁹. J'y resterai fidèle malgré mon père et la *noblesse* fribourgeoise – Hoc inter nos. – J'ai reçu une charmante lettre de Sciobéret et j'attends pour lui répondre que mes poésies aient paru, je lui en enverrai un exemplaire. Je te remercie infiniment des détails que contient ta dernière lettre. Mon père me laisse dans une ignorance absolue de tout ce qui se passe à Fribourg et je te serai bien reconnaissant de me donner tous les détails possibles sur mes amis et connaissances de la bonne ville. Je n'ai pas reçu de lettre de P. Grauser, dis lui que s'il veut me faire un plaisir, il m'écrive au plutôt. – Schinner et Gebert te font mille amitiés. – Quant à la question pécuniaire, je te remercie encore une fois du fond du cœur de tes offres généreuses et je te dirai franchement que j'accepte comme tu me le présentes, avec la sincère simplicité d'une vraie amitié. Mais je t'en conjure, cher ami, ne m'envoie que si cela ne te gêne en aucune manière; je souffrirais trop de voir que tu te privas pour me rendre service et je ne le recevrais pas de bon cœur. Encore une chose. Tu as mal choisi ton mode d'envoi pour me faire parvenir les derniers 30 frs.[.] j'ai eu près de 20 baches de port à payer. Quand mon père m'envoie de l'argent, il le donne en espèces à M. *Göldlin* qui lui livre en échange une lettre de change sur la maison *Rougemont-Löwenberg* où je vais toucher l'argent⁹⁰. Il m'envoie la lettre de change dans une lettre simple qui ne coûte qu'un port ordinaire, (sans indiquer sur l'adresse les valeurs contenues dans la lettre). C'est le moyen le plus simple et le plus économique. – Nous sommes ici parfaitement tranquilles on ne pense aucunement à la guerre, la confiance renaît, tout semble présager un meilleur avenir, si 1852 ne détruit pas tous ces beaux

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS

espoirs⁹¹. – L'hiver a été extrêmement doux à Paris cette année; il a neigé, pour la première fois, pendant deux heures. – Hélas, hélas! malgré tout le plaisir que j'ai à causer avec toi, mon bon et cher ami, il faut finir, ma lettre est à bout; mais voyons! ne me fais pas trop attendre ta lettre, n'est-ce pas? J'ai tant de plaisir à recevoir des nouvelles de Fribourg! – Dis à *Gendre* que je fais les vœux les plus ardents pour son bonheur conjugal⁹². Pauvre garçon! – Mais il faut finir, il faut finir et je n'ai plus de place que pour te dire que je t'embrasse de cœur ainsi que tous mes amis. Ton dévoué Et. Eggis⁹³.



NOTES

1. Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, cabinet des manuscrits, LD 24,1. Ce dossier comprend également plusieurs documents relatifs à l'acquisition du fonds. Acheté en avril 1983 par la BCU à la veuve du bibliophile vaudois Théophile Bringolf (1898-1968), cet ensemble de feuillets avait d'abord été conservé par le libraire Josué Labastrou, proche de la famille Eggis. Celui-ci avait du reste servi d'intermédiaire entre les deux correspondants, probablement pour rationaliser les frais de port (voir *infra*, lettre 4). L'existence de ces lettres n'a été révélée au public que tardivement, en 1902, lorsque Labastrou les a communiquées à Philippe Godet à l'occasion d'un article pour *La Semaine littéraire*. Plusieurs extraits y sont reproduits, venant ainsi compléter la *Notice bibliographique et littéraire* que Godet avait consacrée à Eggis en 1886 en préface à ses *Poésies*. Voir Philippe GODET, «Causerie littéraire – À propos d'Étienne Eggis», *La Semaine littéraire*, 436, 10 mai 1902 (coupure de presse dans le dossier LD 24,1). On ignore dans quelles circonstances ces lettres ont été acquises par Théophile Bringolf, mais il est à signaler que ce dernier collectionnait les œuvres de Philippe Godet, comme en témoigne le catalogue de vente de sa bibliothèque : *Bibliothèque Théophile Bringolf. Quelques écrivains suisses romands du XVII^e au XX^e siècle*, Lausanne, Librairie Maurice Bridel, 1981, p. 88-97. Il n'est donc pas exclu que les lettres aient appartenu un temps à l'historien neuchâtelois.
2. Pour une contextualisation biographique plus détaillée, voir le chapitre «Devenir "homme de lettres" en 1850» dans la partie précédente.
3. Voir la réédition du roman sous le titre *Pierre Moehr, ou La Vie d'un ouvrier fribourgeois à l'époque du Sonderbund*, éd. Marc NICOULIN,

DOCUMENTS

- Fribourg, Éditions La Sarine / Bibliothèque cantonale et universitaire, 1994, p. 43-44.
4. Le Pensionnat est évacué dès le 12 novembre 1847. Voir *Livre d'or des élèves du Pensionnat de Fribourg-en-Suisse, 1827-1847*, nouvelle édition, Montpellier, Imprimerie Louis Grollier, 1889, p. XXXII.
 5. Voir Christophe MAURON, «Auguste Majeux», dans *L'Émulation. Une revue au XIX^e siècle, Cahiers du Musée gruérien*, 5, 2005, p. 98-102. On se reportera également à l'article de Denis BUCHS, «Réédition des *Souvenirs de la Gruyère*. Qui était Auguste Majeux?», *Pro Fribourg*, 55, 1982, p. 32-33; abbé Charles RAEMY, «Nécrologie» [Auguste Majeux], *Nouvelles Étrennes fribourgeoises*, 1886, p. 12-16; ainsi qu'à deux coupures de presse: «Auguste Majeux», *La Gruyère*, 7 mars 1885, p. 3, et «Qui étiez-vous, Auguste Majeux?» (article d'Henri Gremaud, signé «Djan»), *La Gruyère*, 6 février 1962, p. 1.
 6. Eggis avait d'abord décliné l'offre de Majeux en raison du financement régulier que lui apportait son père. En mars, sans se dédire complètement, il minimise le rôle du bon Augustin, sans doute à cause d'une brouille à propos de son poème «La Marseillaise de l'avenir». Voir *infra*, lettre 6.
 7. Sur ce positionnement ambigu, voir Jean RIME, «Un roman fribourgeois dans la grande presse parisienne. Pierre Moehr d'Étienne Eggis», dans *Les Échanges littéraires entre la Suisse et la France*, Presses littéraires de Fribourg, 2016, p. 149-163.
 8. Voir la sélection publiée par Jacques STERNOZ dans *La Gruyère illustrée*, 6, 1898, p. 53-65.
 9. Charles RAEMY, art. cit., p. 13.
 10. Voir «Nuit des Alpes. Symphonie fantastique» (*En causant avec la Lune*, Paris, Parisse, 1851, p. 23-43); «Ballade des Alpes» (p. 121-125); «Dans la vieille cathédrale de Saint-Nicolas, à Fribourg, en Suisse» (p. 147-150); voire «À Georges Sand» (p. 201-202), écrit «sur la Berra, montagne à deux lieues de Fribourg». Malgré ces quelques pièces à l'accent régional, Xavier KOHLER regrette, dans *L'Émulation* d'avril 1852 (p. 121), que le recueil ne soit pas plus «exclusivement national».

11. Dans l'édition des lettres, l'orthographe d'Étienne Eggis a généralement été modernisée, sauf dans les rares cas d'idiosyncrasies révélatrices de son écriture épistolaire. En revanche, la ponctuation d'origine a été respectée. Le soulignement a été rendu par des italiques. Nous avons ajouté entre crochets, selon les cas: la résolution des abréviations; des marques de ponctuation destinées à faciliter la lecture; des mots manquants; des passages, reconstitués par hypothèses, que l'état du document empêchait de lire formellement. Si le contenu des lettres nécessitait une annotation assez fournie, l'édition critique proprement dite a été restreinte au strict minimum: n'ont été retenues que les biffures ou ratures significatives pour l'état final de la lettre.
12. Adresse: *Monsieur Auguste Majeux, étudiant/Bulle*. La date du 12 septembre est celle du cachet, l'année a pu être déterminée à partir du contexte (la mort de Marie-Anne Möhr).
13. Selon le registre des décès de la paroisse Saint-Nicolas (AEF, RP 623, p. 207), Marie-Anne-Rose Möhr est décédée le 24 juin 1847 et a été enterrée le 27. Née le 30 août 1826, elle est morte à presque vingt et un ans, et non à dix-neuf ans, ni même à dix-huit ans comme le laisse entendre l'épigraphe du poème copié à la fin de la lettre.
14. Cette rupture syntaxique s'explique par une première version barrée de la phrase: «*Son principal mérite est dans sa brièveté*».
15. *L'Union suisse*, journal édité à Fribourg entre 1845 et 1847, favorable au *Sonderbund*.
16. Allusion à François Sérasset (1818-1885), jésuite jurassien engagé en 1841 comme enseignant au collège Saint-Michel, puis brièvement comme surveillant au Pensionnat, d'octobre 1847 jusqu'à la fermeture de l'institution le 12 novembre. Voir Eugène Folletête, *Raurica Sacra ou Dictionnaire historique du clergé catholique jurassien*, t. II, Porrentruy, Bonne presse du Jura, 1934, p. 54; *Livre d'or*, *op. cit.*, p. LXXV.
17. Locution latine, employée à plusieurs reprises par Eggis, signifiant «que cela reste entre nous».

DOCUMENTS

18. Auguste Majeux avait un frère, Georges-Joseph-Louis, né en 1830 et donc contemporain d'Étienne Eggis, qui avait été emprisonné en janvier 1847. Étienne fait peut-être référence à son évasion de la prison du Jaquemard, le 1^{er} juin, avec Louis Schaller, le frère d'Élisa Vicarino.
19. Pierre Sciobéret (1830-1876) est un condisciple d'Auguste Majeux au collège Saint-Michel. À la fin de ses études, il obtiendra un poste de remplaçant surveillant à l'École cantonale, ce qui fait de lui, comme l'indiquera Eggis dans sa lettre du 29 mars 1849, le « collègue » de Majeux. Insatisfait par cet état, il quittera Fribourg pour Berlin en 1849. Sur sa biographie, voir Cyprien Ayer, « Notice biographique », préambule aux *Scènes de la vie champêtre*, Lausanne, Lucien Vincent, 1882 (avec des extraits de la correspondance de Sciobéret à Majeux); Robert Loup, *Un conteur gruyérien. Pierre Sciobéret, 1830-1876*, Fribourg, Fragnière Frères, 1929; François Rime, « Pierre Sciobéret », dans *L'Émulation. Une revue au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 105-109.
20. Henri Gex est un condisciple d'Auguste Majeux et de Pierre Sciobéret au collège Saint-Michel. La constitution des classes du collège jésuite est décrite dans les livres de prix conservés aux Archives de l'État de Fribourg ou à la Bibliothèque cantonale et universitaire (*Ordo doctrinae et praemiorum in Athenaeo, gymnasio et convictu soc. Jesu, Friburgi Helvetiorum*, Fribourg, Schmid-Roth, 1846-1847).
21. Pierre Grauser, ami d'Étienne mentionné à plusieurs reprises dans la correspondance, appartient à la promotion du collège Saint-Michel précédant celle de Majeux. Dans « Hans Werro », un conte paru dans le quotidien *Paris* du 22 septembre 1853, un « Pierre Grauser » est représenté en condisciple du personnage éponyme, dont certains traits sont autobiographiques. Dans *Pierre Moehr*, Eggis met également en scène une famille Grauser, mais celle-ci ne comporte aucun Pierre.
22. Trou dans le papier.
23. Cette forme de la signature est unique dans toute la correspondance d'Étienne Eggis. Il faut y voir

sans doute moins l'équivalent germanique de son prénom qu'une francisation de la version latine, «Stephanus», qui figure dans les livres de prix du collège Saint-Michel.

24. Ces deux strophes ont été reprises dans *En causant avec la Lune*, *op. cit.*, p. 171-172, sous le titre «Sur la tombe de Mlle Marianne Moehr», avec l'indication finale: «Improvisé pendant son enterrement». Nous reprenons ces vers tels qu'ils figurent dans la lettre, en indiquant en note les variantes (à l'exception de la ponctuation).
25. Étienne Eggis modifie l'âge indiqué dans *Le Premier Regret*: «Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir!» (*Harmonies poétiques et religieuses*, IV, x, v. 11). Sur l'altération de la citation et sur son absence dans la version publiée du poème, je renvoie à mon article «Devenir "homme de lettres" en 1850» dans ce volume, note 82. Au-delà de cette adaptation, la citation témoigne combien Lamartine est une source d'inspiration pour le jeune Eggis: à la même époque, il compose «À l'amante inconnue», une «aspiration écrite sur les marges d'un Jocelyn», reprise dans *En causant avec la Lune* (*op. cit.*, p. 185-188).
26. Ce vers est modifié dans *En causant avec la Lune* (*op. cit.*, p. 172): «Et puis... comme une fleur que le vent releva», image plus en adéquation avec l'espoir du dernier alexandrin.
27. Il s'agit vraisemblablement soit de Laurent Andrey, de deux ans l'aîné de Majeux, qui avait été en classe avec Pierre Grauser avant que ce dernier ne refasse une année; soit de Jacques Andrey, condisciple de Majeux, Sciobéret et Gex.
28. Plusieurs références possibles correspondent à ces indications: C. DE FÉLIX DE LA MOTTE, *Les Violettes, poésies*, Paris, E. Laurent, 1836; Isaure LABLÉE, *Les Violettes*, chez l'éditeur, 1836; René DE MONT-LOUIS, *Les Violettes, petites histoires morales*, Paris, R. Pornin, 1845; Victorine ROSTAND, *Les Violettes*, Paris, L. Curmer, 1846 (où les vers sont précédés d'une lettre de Jules Janin à Lamartine qui aurait pu inspirer Eggis).

DOCUMENTS

29. Adresse : *À Fribourg en Suisse / Rue de Lausanne, Sous les Voûtes / chez Monsieur Tach[e] / Monsieur Auguste Majeux, étudiant*. Un cachet atteste que la lettre a passé à la poste de Zurich le 22 juillet 1848.
30. L'enfance et l'adolescence d'Étienne Eggis coïncident précisément avec la période de la Régénération, comprise entre la fin de la Restauration (1830-31) et la fondation de l'État fédéral (1848). Le terme de *Régénération* «évoque la force du peuple qui aspire à devenir une entité nationale et à établir ou rétablir ('régénérer') un régime fondé sur la liberté et l'égalité, tel qu'il aurait existé aux origines» (*Dictionnaire historique de la Suisse*). Eggis amalgame cette aspiration tout helvétique et le républicanisme français qu'il admire, ainsi qu'en témoigne le poème «Courage toujours!» dédié «au peuple français», écrit quelques semaines plus tôt, en avril 1848 (*En causant avec la Lune*, *op. cit.*, p. 79-83).
31. La comtesse Maximiliane de Drechsel (1823-1885) est la fille morganatique du prince Charles de Bavière avec Sophie Pétin. En dépit du portrait en demi-teinte qu'en brosse ici Étienne, le volume *Voyages aux pays du cœur* (Paris, Michel Lévy Frères, 1853) s'ouvre par une épître dédicatoire «À Madame la comtesse ***» et une pièce y est dédiée à ses enfants, les «chers petits amis Carl et Max de Drechsel» («Un ange de la terre», *ibid.*, p. 77).
32. Elle est la nièce de Louis I^{er}, frère aîné de son père. Cette description a cependant de quoi étonner: Louis I^{er} a dû abdiquer le 20 mars 1848 en faveur de son fils Maximilien II, et ne portait par conséquent plus la couronne au moment où écrit Étienne.
33. Cette lettre n'a malheureusement pas été conservée.
34. Étienne Eggis fait allusion à «l'affaire des contributions» et aux réactions contre le régime radical qui ont vu le jour au printemps 1848. Des décrets du Grand Conseil, promulgués en janvier, avaient frappé de contributions extraordinaires le clergé ainsi que quelques dizaines de personnalités du

régime déchu sur lesquelles étaient reportés les frais de la guerre du *Sonderbund* exigés par la Diète fédérale. Le peuple était venu en aide aux prêtres sans ressource et avait exigé, suite à un pétitionnement, la révocation du décret. Voir André WINCKLER, «L'affaire des contributions fribourgeoises», *Annales fribourgeoises*, 1975/76, p. 77-119; Gaston CASTELLA, *Histoire du canton de Fribourg*, Fribourg, Fragnière Frères, 1922, p. 561-564; Roland RUFFIEUX (dir.), *Histoire du canton de Fribourg*, t. II, 1981, p. 841-842.

35. Allusion à la répression sanglante, du 23 au 26 juin, d'une révolte populaire provoquée par la suppression des ateliers nationaux, décidée par l'Assemblée quelques jours plus tôt. Suivie par le vote de lois régressives sur la presse et les réunions, elle a pu être perçue comme un retour à l'ordre alors qu'elle visait plutôt à consolider les nouvelles institutions républicaines.
36. *Ristou* est une déformation populaire du mot *aristocrate* employée pour désigner tous les opposants au nouveau régime. Le mot vient du Valais, d'où il a été importé d'abord dans le canton de Vaud au moment de la révolution de 1845. C'est dans ce contexte, qui précède de quelques mois les bouleversements politiques à Fribourg, que Juste Olivier en a fait une chanson: «Le *Ristou*, ou le nouvel aristocrate», reprise dans *Les Chansons lointaines* (Lausanne, Georges Bridel / Paris, A. Allouard, 1847, p. 158-162). Voir aussi le *Glossaire des patois de Suisse romande*, s. v. «aristocrate».
37. Léon Débiolle a appartenu à la promotion du collège Saint-Michel suivant celle d'Étienne.
38. Ce poème a été repris sous le titre «À mon ami Auguste Majeux» dans *En causant avec la Lune*, *op. cit.*, p. 137-145. Le poème y est daté «Tegernsee, près Munich, 21 juin 1848». Nous le reproduisons tel qu'il figure dans la lettre, en indiquant les principales variantes – les changements nombreux de ponctuation n'étant pas détaillés ici.
39. Cette strophe et la suivante sont inédites: elles n'ont pas été reprises dans le volume.

DOCUMENTS

40. Mot illisible en raison de la pliure du papier. On l'a reconstitué en tenant compte du nombre de syllabes et de la rime à partir d'indices que l'on devine: le haut d'un *h* (ou d'un *l*), le point d'un *i* et un accent grave.
41. «Nos» est l'adjectif retenu pour l'édition en volume, mais le manuscrit pourrait être lu également «mes», plus en accord avec les autres marqueurs de l'énonciation dans la strophe.
42. *Var.*: «Dans le vague lointain des souvenirs d'études, / Toujours je vous revois, doux amis de mon cœur» (*En causant avec la Lune, op. cit.*, p. 140).
43. *Var.*: «Ô ma harpe fidèle, un chant lointain d'adieux» (*Ibid.*, p. 141).
44. Adresse: *Aug. Majeux / professeur à l'École Cantonale / de / Fribourg en Suisse*. Trois cachets attestent que la lettre a passé à la poste de Munich le 24 mars, à Zurich le 31 mars et qu'elle a été distribuée à Fribourg le 1^{er} avril 1849.
45. De ce projet, on n'a trouvé aucune confirmation, ni aucune précision sur ce M. Ruffieux, peut-être Jean-Joseph Ruffieux (1806-1885), rival de Daguet pour la direction de l'École cantonale. Finalement, Auguste Majeux est engagé à l'École cantonale elle-même, d'abord comme professeur stagiaire le 22 novembre 1848, puis comme titulaire dès le 29 octobre 1849. Voir la lettre d'Élisa Vicarino à son époux Jean-Baptiste du 13 octobre 1848.
46. On ignore si ce dénommé Prat, dont on apprend à la fin de la lettre qu'il se prénomrait Émile, a un lien avec Louis-Valentin Prat, originaire d'Aveyron, arrivé à Fribourg en 1835 pour y diriger l'École moyenne avant de devenir professeur à l'École cantonale (1848-1849).
47. «Plaisanterie mise à part».
48. Étienne avait bénéficié d'une solide formation musicale: puisque son père était directeur de la Musique militaire de Fribourg, il y a été admis dès l'âge de douze ans, c'est-à-dire avant l'âge requis.
49. Durant son séjour dans la capitale bavaroise, Eggis écrit un court poème intitulé «Vie d'étudiant»

(localisé « Université de Munich » dans *En causant avec la Lune*, *op. cit.*, p. 109-111). Il n'y fait pas état des délices de la vie d'étudiant, mais, à la fois rêveur et réaliste, il y exprime des conditions difficiles: le plus doux, pour l'étudiant, « C'est quand sa bourse est vide, / Si le pas du facteur / À son oreille avide / N'a point été menteur ». En revanche, le contenu de la lettre trouve un écho plus direct dans un article intitulé « Souvenirs de l'université de Munich » qu'Eggis publie dans *L'Événement* le 27 juin 1851: « Savez-vous ce que c'est que la *kneipe*? La *kneipe*, telle que la font cent étudiants allemands dans une salle sombre, petite, enfumée? C'est une orgie étrange, fantastique, inouïe [...]. On appelle en allemand *kneipe*, une auberge sombre, borgne, équivoque, tenant tant soit peu du mauvais lieu. Comme les brasseries en Allemagne, vu l'affluence de monde qui les remplit nuit et jour, sont ordinairement noires, boueuses, et que c'est dans ces brasseries que les étudiants ont le siège de leurs sociétés, parce que la bière y est constamment fraîche, ils ont donné à leurs réunions le nom l'auberge. » La *kneipe* désigne donc non seulement le lieu fréquenté par les étudiants, mais aussi, par métonymie, leurs rencontres où, à en croire Eggis, l'alcool sert à stimuler les « patriotiques aspirations » et les politiques manœuvres des sociétés d'étudiants. Sur cette période de la vie estudiantine d'Étienne et sur les mises en garde de son parent Alexandre Daguet, voir aussi la « Notice biographique et littéraire » de Philippe GODET, dans *Poésies de Étienne Eggis*, Neuchâtel, Berthoud, 1886, p. 14-19.

50. François Chappuis avait été condisciple d'Auguste Majeux au collège Saint-Michel jusqu'en 1846. Jean-Baptiste Koch avait quant à lui fréquenté la même classe qu'Étienne. Dans ce contexte, le fait d'appeler les professeurs par leur rang de « Révérends Pères » est assurément ironique.
51. Dans le système des genres littéraires enseigné au XIX^e siècle, encore fortement marqué par les partitions héritées de l'Antiquité et des siècles classiques, la « poésie érotique » prend place à côté de la poésie lyrique, du théâtre (poésie dramatique) ou encore de l'épopée (poésie épique).

DOCUMENTS

52. Dans ce portrait de l'homme politique en héros épique, on peut lire certains traits qu'Eggis recyclera dans sa posture de poète : l'adversité, l'opiniâtreté exprimée sur le mode du déplacement, ici quasi militaire (« marche! »).
53. La notion de « poète national », en ce qui concerne la Suisse, avait été introduite par le doyen Bridel dans le « Discours préliminaire sur la poésie nationale » placé en tête de ses *Poésies helvétiques* (Lausanne, Mourer, 1782). Mais il s'agissait surtout pour lui de satisfaire au pittoresque alpin à la mode à la fin du XVIII^e siècle. En 1848, c'est naturellement l'idée même de « nation suisse » qui a évolué et Eggis exige du poète national non seulement qu'il représente la patrie, mais aussi qu'il l'incarne, à la jonction entre littérature et politique, à l'image des Hugo ou des Lamartine en France.
54. Placide Chollet, « Placide, le mal nommé » comme il est écrit quelques lignes plus bas, avait étudié dans la même classe qu'Étienne Eggis et que Jean-Baptiste Koch au collège Saint-Michel.
55. Racine nauséabonde utilisée en médecine pour ses propriétés vomitives. Eggis combine dans le choix de ce mot l'attrait de sonorités incongrues et un humour trivial.
56. Papier abîmé. Tel est aussi le cas pour le texte reconstitué entre crochets dans les lignes qui suivent.
57. Ce surnom affectueux ne renvoie pas à une quelconque paternité de Pierre Sciobéret, qui se mariera près de quinze ans plus tard.
58. Jean-Baptiste Landerset (1829-1855), condisciple un temps de Pierre Grauser au collège Saint-Michel, sera nommé secrétaire de la préfecture de la Sarine dès 1850, puis préfet à Estavayer peu avant sa mort. Jules Landerset (1806-1865), demi-frère de Jean-Baptiste (lequel est né d'un second mariage) a fini sa vie en Amérique, militaire de carrière.
59. Non identifié, peut-être le Bullois d'origine française Henri Martin.
60. Voir *supra*, note 18.

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS

61. Dans *Pierre Moehr*, Eggis évoque «le petit Lauthy» (*op. cit.*, p. 58) parmi la bande des jeunes radicaux, l'altération du nom étant peut-être due à une mauvaise lecture par les compositeurs de *La Presse* où le texte a originellement paru. On n'a pas trouvé de Luthy parmi les condisciples d'Eggis ou de Majeux au collège Saint-Michel.
62. On n'a pas réussi à identifier ce dénommé Pernet.
63. Nicolas Bendelet avait étudié dans la même classe qu'Étienne Eggis, Jean-Baptiste Koch et Placide Chollet au collège Saint-Michel.
64. On ignore l'identité de la demoiselle à laquelle Eggis fait ici référence.
65. Adresse : *Auguste Majeux professeur / à l'École cantonale / de Fribourg Suisse*. Deux cachets attestent qu'elle est partie de Paris le 28 janvier et qu'elle a passé par Neuchâtel le 30 janvier, la route habituelle du courrier en provenance de la capitale française à cette époque.
66. Il est intéressant de constater que les deux premiers des trois obstacles listés dans cette énumération sont repris d'une lettre qu'Eggis avait adressée à Philarète Chasles le 24 septembre 1850 : «J'ai à lutter d'abord avec l'inopportunité du moment et puis encore avec les terribles exigences de la vie matérielle.» (Bibliothèque nationale suisse, cote inconnue). Il les recyclera du reste dans sa correspondance avec Jules Janin (lettre du 29 mars 1851) : «[...] il y a longtemps que je lutte et que je souffre, que je lutte contre l'inopportunité du moment, et puis contre les impérieuses exigences de la vie matérielle.» (Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, L 2035, 1). Mais il décentre la stéréotypie en y ajoutant un troisième motif, la «jalousie de métier», qu'il ne peut évidemment pas évoquer dans ses sollicitations parisiennes. Dans la lettre familière à son ami, l'épistolier récupère donc des configurations (et des postures) déjà éprouvées, mais en les faisant jouer en fonction d'une situation d'énonciation nouvelle.
67. L'époque est en effet instable, en raison notamment de la lutte entre l'Assemblée nationale et le président de la République Louis-Napoléon

DOCUMENTS

Bonaparte. Le 31 mai 1850, l'Assemblée a décidé de limiter le suffrage universel et d'écarter ainsi un tiers de l'électorat, la partie la plus pauvre, contre l'avis du chef de l'État. Durant l'été 1850, autre virage anti-démocratique du législatif, des lois restrictives sur la presse ont été votées. Tandis que suite à la mort de l'ancien roi Louis-Philippe (26 août 1850), les monarchistes ne parviennent pas à trouver une unité, Bonaparte se lance dans une campagne en province. Le jour même où Étienne Eggis écrit sa lettre, il forme le « petit ministère », un nouveau gouvernement composé d'hommes dévoués, consécutivement au refus par l'Assemblée nationale d'un autre gouvernement de bonapartistes.

68. Ce drame n'a pas été retrouvé. La suite de la lettre nous apprend que ce serait une pièce en trois actes. Il pourrait donc s'agir du *Hans Wald*, qui aurait compté autant d'actes, mentionné « pour paraître prochainement » dans *En causant avec la Lune*.
69. Eggis a d'abord écrit « Alex. Dumas », puis a barré le nom et l'a remplacé par « Victor Hugo », qu'il a à son tour barré pour récrire celui de l'auteur d'*Anthony*. Ces substitutions successives relativisent considérablement l'« oubli » qu'affecte Étienne dans la suite de sa lettre, lorsqu'il affirme avoir omis de relater ses contacts avec Hugo...
70. Criblé de dettes, le Théâtre-Historique a été déclaré en faillite le 20 décembre 1850. Ce désastre financier, dont les signes avant-coureurs se faisaient sentir depuis la fin de l'été, explique peut-être pourquoi Dumas n'a pas pu soutenir davantage Étienne Eggis. Un procès en appel confirmera le jugement une année plus tard. Voir Henri TROYAT, *Alexandre Dumas. Le cinquième mousquetaire*, Paris, Grasset, 2005, p. 392-400; Claude SCHOPP, *Alexandre Dumas. Le génie de la vie*, nouvelle édition, Paris, Fayard, 1997, p. 430-437.
71. Émile de Girardin, libéral, fondateur et propriétaire de *La Presse* où paraîtra *Pierre Moehr* en 1856. Eggis revendique son soutien dans la préface d'*En causant avec la Lune* (*op. cit.*, p. IX).

72. Papier troué (*idem* pour les lignes suivantes).
73. Papier abîmé.
74. Jacques Guérig, notaire en 1855, conseiller communal de Fribourg, est qualifié dans *Pierre Moehr* (*op. cit.*, p. 43) d'«un des plus fermes et des plus intelligents soutiens de la démocratie bien pensée». Dans *Voyages aux pays du cœur* (*op. cit.*, p. 1), Eggis lui dédie son poème «Bohème».
75. Voir *supra*, la lettre 2.
76. Eggis a dédié à Grauser son poème «Près de l'église Notre-Dame, à Munich» (*En causant avec la Lune*, *op. cit.*, p. 63), daté dans le recueil du 16 avril 1849.
77. Deux hypothèses pour ce nom répandu :
1. Ignace Gendre, né en 1827, qui a appartenu à la promotion précédant celle de Majeux au collège Saint-Michel avant de sauter une classe; si ce Gendre est le même que celui évoqué dans la lettre 6, c'est de lui qu'il s'agit.
2. Isaac Gendre (1831-1881), avocat, futur député au Grand Conseil, qui deviendra célèbre par le discours qu'il prononcera le 6 février 1868 contre le rétablissement de la peine de mort. Il a d'abord été condisciple d'Auguste Majeux, et Pierre Sciobéret au collège Saint-Michel. Dans *Pierre Moehr*, Étienne Eggis brosse un portrait savoureux d'un certain Isaac Gendro – sans qu'il soit possible de déterminer si l'altération du nom résulte d'une volonté de l'auteur ou d'une mauvaise lecture du manuscrit par la rédaction de *La Presse* où le roman a paru : «L'un [des radicaux particulièrement tapageurs] était un petit homme, haut d'un mètre et nommé Isaac Gendro. Il frétilait comme une anguille en parlant. Fanatique de Proudhon, qu'il ne comprenait pas, il avait encore une autre adoration, celle de Capefigue. L'étude, ou plutôt la lecture de ces deux publicistes avait amené dans la tête de ce petit bonhomme tout un train de marchandises politico-économico-sociales, d'où s'échappaient parfois les systèmes les plus ébourifants et des contrats sociaux dignes de Cyrano de Bergerac.» (*Op. cit.*, p. 44-45). Sur Isaac Gendre, voir les *Nouvelles Étrennes fribourgeoises*, 1882, p. 14-16.

DOCUMENTS

78. Sans doute Anselme Robadey, ayant précédé de deux ans Majeux au collège Saint-Michel.
79. En septembre 1849, encore à Munich, Eggis a écrit un poème dédié «à la section fribourgeoise de l'Helvetia» («En rencontrant sur les grands chemins de l'Allemagne et de la Suisse les pauvres réfugiés allemands sans pain et sans asile», *En causant avec la Lune, op. cit.*, p. 113-120). Une nouvelle section sera fondée à Langenthal en 1858 (voir *Statuts de l'Helvetia, section de Fribourg*, Fribourg, Imprimerie Marchand et Comp., 1859).
80. Josué Labastrou, libraire et éditeur de Fribourg, ami de la famille Eggis.
81. De ces Gebert et Schinner, la trace n'a pas pu être retrouvée. On sait uniquement qu'un passeport pour Paris a été accordé le 20 avril 1850 à un certain Charles-Joseph Schinner, chapelier de Fribourg alors âgé de vingt-neuf ans.
82. Eggis a dédié à «[s]on cher et honoré cousin Alexandre Daguet», en réalité un parent éloigné, une longue pièce intitulée «Nuit des Alpes» (*En causant avec la Lune, op. cit.*, p. 23-43).
83. La graphie, moins soignée que dans les lettres précédentes, confirme cette rapidité de l'écriture.
84. Fondé en 1848 sous l'inspiration de Victor Hugo, *L'Événement* est un journal politique qui cessera de paraître après le coup d'État du 2 décembre 1851. Eggis y fera paraître son feuilleton «Souvenirs de l'université de Munich» (27 juin 1851). Le journaliste auquel il fait allusion dans sa lettre est peut-être Auguste Vacquerie, à qui il dédie le poème «Ce que c'est que la mémoire» (*En causant avec la Lune, op. cit.*, p. 143) et qui fait partie de ses soutiens selon la préface (p. IX).
85. *La Bibliographie de la France* annonce la parution du volume dans son numéro du 5 avril 1851.
86. On sera sensible ici au changement de discours par rapport à la lettre précédente, où Eggis reconnaît que son père «s'est déjà imposé pour [lui] de si grands sacrifices» qu'il ne veut pas y recourir une fois de plus. Du reste, c'est bien Augustin Eggis qui financera l'impression du volume *En causant avec la Lune*, même si, visiblement

LETTRES D'ÉTIENNE EGGIS

agacé, il présente ce geste comme un « dernier sacrifice » dans une lettre à Eulalie de Senancour (s. d. [printemps 1851], dans Jean-Jacques D'EGGIS, *Correspondance d'Eulalie de Senancour avec Augustin et Étienne Eggis, Josué Labastrou*, document disponible à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 1998, p. 62).

87. Le poète n'a pas rencontré le succès médiatique escompté. Théophile Gautier, par exemple, ne donna semble-t-il pas suite à sa demande. Il a néanmoins pu compter, en France, sur des articles de Jules Janin dans *Le Journal des débats* (14 avril 1851) et d'Auguste de Vaucelle – avec qui il continuera de correspondre – dans *L'Artiste* (15 août 1851).
88. *En causant avec la Lune*, *op. cit.*, p. 53-57. Dans la préface du volume, Eggis anticipe ces critiques, tant à l'usage du public fribourgeois qu'à celui de France : « Quelques-unes des pièces de ce recueil respirent une exaltation républicaine qui effarouchera peut-être quelques esprits timorés et incertains. » (*Ibid.*, p. IX).
89. Ce christianisme social, confondu avec le régime républicain, est revendiqué dans la préface d'*En causant avec la Lune* : « [...] il faut avoir vu le gendre d'un prince royal de Bavière [le comte de Drechsel] frapper ses paysans pour oser dire à tous que la République est la religion de Dieu. » (*Ibid.*).
90. François Göldlin, issu d'une famille radicale originaire du canton de Lucerne, est banquier à Fribourg. Voir le mémoire de Rachel CUENNET, *Élisa Vicarino Schaller, une femme radicale dans la tourmente du Sonderbund à Fribourg en 1947. Présentation et édition de sa correspondance*, Université de Fribourg, 2006, p. 210. – Edmond de Rougemont de Löwenberg (1819-1872), propriétaire de l'établissement qui porte son nom, descend d'une famille de banquiers d'origine neuchâteloise installée à Paris depuis plus d'un siècle. Voir Nicolas STOSKOPF, *Banquiers et financiers parisiens (Les Patrons du Second Empire*, vol. VII), Paris, Picard / Cénomane, 2002, p. 323-324. – Étienne compte encore en baches

DOCUMENTS

et en batz, même si le franc fédéral vient d'être adopté: les anciennes pièces sont progressivement échangées.

91. Eggis fait vraisemblablement allusion aux événements politiques évoqués dans sa lettre du 24 janvier. Comme on sait, le coup d'État du 2 décembre contredira ses espoirs.
92. Ignace Gendre a effectivement épousé Marie-Élisabeth Déforel le 2 février 1851. Isaac Gendre, quant à lui, n'épousera Thérèse Vicarino qu'en 1858.
93. L'épistolier n'a pas même la place de signer de sa signature ornementée qu'il utilise habituellement.